DIANE

Sans doute on se rappelle encore l'événement douloureux qui termina une fête commencée joyeusement dans un château voisin de Senlis, à l'orée de la forêt d'Halatte. Le châtelain, propriétaire d'une écurie de courses renommée, disposant d'un champ d'entraînement assez vaste pour s'offrir le luxe de réunions particulières, auxquelles il ne convient que ses amis ou des invités de marque. Courses plates ou d'obstacles, poules et paris, tout se passant devant un public restreint et choisi, comme devant les foules de Chantilly et de Longchamp. Un jour, une course de haies mit aux prises plusieurs officiers du régiment de hussards qui tenait garnison à Senlis et quelques-uns de leurs camarades du régiment de dragons caserné à Saint-Germain. Un lieutenant de hussards apparaissait pour ses rivaux comme le concurrent le plus redoutable. Quatre-vingt-dix-neuf fois déjà il avait couru; aussi souvent il était arrivé le premier. Tous désespéraient de le vaincre: les autres cavaliers, quand ils couraient avec lui, n'ambitionnaient que la seconde ou la troisième place. On le savait fiancé depuis peu à la belle sœur du châtelain, une gracieuse jeune fille de dix-huit ans, qui portait le prénom de Diane et le justifiait par sa beauté, son élégance et l'ardeur qu'elle témoignait dans les chasses à courre, fréquentes dans un pays semé de bois et peuplé de châteaux. Le matin de la réunion, la mère demanda au lieutenant de hussards de ne pas y prendre part: elle invoquait les pressentiments qui avaient interrompu son sommeil pendant la nuit précédente et qui lui montraient son fils étendu au pied d'une haie, les membres brisés, la figure ensanglantée. Le lieutenant railla doucement les craintes maternelles: "Comment! ma chère maman, lui dit-il, vous voulez refuser à un bon cavalier le plaisir d'une "centième", cet honneur que le moindre vaudevilliste obtient si facilement! Vous n'y pensez pas!" La mère craintive pouvait répondre: "Le métier de vaudevilliste est moins dangereux." Elle répondit à la plaisanterie de son fils par une nouvelle prière, non moins inutile que la précédente.

La course commença.

Dès la première haie, la jument montée par le lieutenant montra une mollesse inattendue et l'on vit que son cavalier ne lui ménageait pas la cravache: même jeu aux obstacles suivants: l'on remarquait aussi que les rivaux du favori le devançaient peu à peu. Il ne restait plus qu'une haie à franchir, à quelques centaines de mètres du poteau d'arrivée et de la petite tribune parée de femmes et de fleurs où attendaient deux cœurs anxieux. Devant la haie, la bête harassée, suante, refusa. Ramenée en arrière, frappée avec force, elle sauta enfin, mais ce fut son dernier effort: elle s'abattit sur les deux jambes de devant, entraînant le cavalier dans sa chute. Une clameur d'épouvante partit de la tribune. La jument, relevée par ses propres moyens, courait au hasard; le visage et la poitrine appliqués sur le sol, le lieutenant ne bougeait point. Oubliant la course et le résultat final, les spectateurs se précipitèrent sur la piste: l'un d'eux retourna avec des précautions infinies le cavalier au crâne brisé. Le lieutenant ouvrit à demi ses yeux fermés; dans une dernière lueur de connaissance, il cherchait un visage aimé... Confusément, il vit sa fiancée se pencher vers lui. Il sourit doucement, ses yeux se refermèrent: il était mort.

La funèbre nouvelle du cruel accident se répandait rapidement dans tous les environs et arrivait jusqu'à Paris... Ce n'était pas un accident; c'était un crime.

—

Depuis le siècle où la mode des courses arriva d'Angleterre, l'Ile-de-France ouvrit de larges espaces aux haras, écuries, champs d'entraînement et hippodromes, qui se multipliaient autour de Paris. Elle n'en reste pas moins, grâce à l'étendue de ses forêts vigoureuses, le pays élu pour la grande vénerie. Le temps n'est plus où le palais du Louvre n'était encore qu'un rendez-vous de chasse, sous les hautes futaies de la forêt de Rouveray — forêt de chênes — dont le bois de Boulogne conserve le maigre souvenir. Peu à peu les premiers rois durent chercher plus loin le divertissement violent qui leur rappelait les émotions de la guerre. Ils allèrent vers le nord, en "France," dans cette contrée à qui les cinq fleuves ou rivières qui l'entouraient donnent l'aspect d'une "île," plus grande que l'île de la Cité primitive, l'aïeule Lutèce. Bien après la Révolution, qui supprima les vieilles provinces, les habitants de Saint-Germain ou de Maisons-Laffitte, si nous en croyons les géographes, appelaient "vent de France" celui qui soufflait de l'est, et l'on affirme que les habitants de Trilport, près de Meaux, déclarent, même aujourd'hui, qu'ils vont "en France" lorsqu'ils traversent la Marne pour aller vers Saint-Denis ou Luzarches. Les Rois allèrent plus loin encore, mais cette fois pour s'arrêter: où auraient-ils trouvé un pays mieux fait pour le repos et leurs habituels plaisirs que la belle province du Valois, dont l'histoire se confond désormais avec les annales du royaume? Plus heureuses que les montagnes dépouillées dont la dure silhouette attriste aujourd'hui trop de pays français, les plaines légèrement onduleuses du Valois ont les magnifiques forêts qui les parent. Les Rois, il est vrai, sont partis; ils ne demandaient qu'à rester. Les princes qui les escortaient sont partis ensuite. D'autres rois et d'autres princes sont venus, les seuls que notre temps connaisse et qu'il appelle les rois de la Bourse ou les princes de la finance: on a, dit-on, les maîtres que l'on mérite. Peut-être les résidences somptueuses s'écrouleront comme les métairies de Charlemagne: puissent, en tout cas, les beaux arbres demeurer toujours debout pour arbriter les rêveries des promeneurs solitaires! Moins solitaires qu'ils ne le voudraient, puisqu'ils s'exposent à rencontrer au détour d'un chemin un hûcheron, un garde — ou un braconnier.

— Au milieu de ces bois, ceinture verte que l'automne dore, la petite ville "charmante, tortueuse et taciturne," de Senlis dresse le fin clocher de sa cathédrale. "Ses habitants, écrivait Gérard de Nerval, paraissent peu se soucier du reste de l'univers." Il n'est guère, pour interrompre le silence des rues désertes, aux pavés encerclés de mousse, que les trompettes des hussards ou des dragons, quand ils vont à la manœuvre ou en reviennent. Les maisons peu élevées s'ornent d'un jardinet que fleurissent les mois ensoleillés. Quelques-unes ont conservé sur leurs portes des écussons à demi effacés, les meneaux de leurs fenêtres, même des gargouilles et des tourelles. Ce sont les restes précieux des temps où, sans doute plus bruyante, la cité préférée recevait les Rois de France dans le château ruiné aujourd'hui. "O Senlis, que tu es enviée!" s'écriait son dernier ami couronné, le bon Roi Henri, qui ajoutait encore: "Mon heur a preins commencement en la ville de Senlis, dont il s'est depuis semé et augmenté dans tout notre royaume."

Un chroniqueur du quatorzième siècle affirme que "être à Senlis, c'est exister et vivre au milieu d'un peuple paisible, doux, aimable et sûr." Cela est encore vrai. Aussi combien cette paix et cette sécurité furent troublées lorsque, certain matin, la nouvelle se répandit dans les boutiques qui s'ouvraient qu'un vieillard, du nom de Moutier, venait d'être trouvé assassiné dans son logis. Le père Moutier habitait seul, sur les bords de la souriante Nonette, une maison étroite mais propre. On le disait avare et qu'il faisait un peu le commerce d'argent, prêtant sur gages à gros intérêts; tout son domestique se composait d'une vieille femme qui arrivait aux heures des repas pour les préparer: c'est elle qui, voyant son maître étendu mort dans la cuisine avec un couteau dans la gorge, donna l'alarme. Les constatations légales se firent selon les règles accoutumées; elles ne révélèrent aucune circonstance propre à mettre sur les traces du voleur assassin: le couteau appartenait à la victime; aucune empreinte ne se montrait sur les armoires ou commodes fracturées, ni sur les meubles ouverts. Le juge d'instruction, nerveux, impatienté, prononça ces paroles que les assistants approuvèrent: "L'assassin est certainement un braconnier." Oui, mais quel braconnier? Le juge n'hésita pas: "Arrêtez Jean-Claude." On appelait ainsi, de ses deux prénoms réunis, un individu logé dans une masure proche du village de Chamant, non loin de la forêt d'Halatte, fréquemment poursuivi et condamné pour braconnage.

Au bout de quelques jours, le braconnier arrêté put établir un alibi qui l'innocenta: le coupable était un petit commerçant, que le père Boutier, créancier impitoyable, menaçait de poursuites et de saisie et qui, après plusieurs jours de détention, se pendit aux barreaux de sa prison. Lorsque le juge mit en liberté le braconnier, il crut devoir lui témoigner sinon des regrets au moins une apparence de pitié, en y ajoutant quelques conseils de la plus haute moralité.

— Ne vous mettez pas en peine, monsieur le juge, dit Jean-Claude. Il est bien vrai que je n'ai pas assassiné cette vieille canaille de père Moutier. Mais j'ai commis un crime beaucoup plus... comment dire?... beaucoup plus vilain. Depuis... depuis ce jour, enfin, ce que j'ai fait me pèse sur la conscience. J'ai besoin de la soulager. Vous ferez de moi ce que vous voudrez, quand je vous aurai tout raconté...

Après ce préambule, Jean-Claude se tut. Au bout d'un instant, il reprit:

— Il faut vous dire, monsieur le juge, que j'ai braconné toute ma vie. A l'âge de six ans, je tendais des collets. Sauf le temps passé au régiment, je n'ai jamais quitté le pays. Il me semble que je respirerais mal et que je ne pourrais pas vivre si je restais un jour sans apercevoir de ma fenêtre les arbres de la forêt, de "mon Halatte." Elle a beau appartenir à l'Etat — qui est-ce, l'Etat? je ne l'ai jamais vu — être louée par des richards qui font tant de mal à notre pauvre gibier; elle est un peu aussi à nous, les gens du pays, la belle Halatte. Je me souviens qu'à l'école, notre maître nous racontait que, dans le très ancien temps, un général venu du Midi, un César, eut fort à faire pour dompter les habitants de ces parages. L'instituteur les appelait d'un nom bizarre que j'ai retenu: des Sylvanectes, cela veut dire des forestiers. Je suis, moi, un forestier, un Sylvanecte. Or, dans mes courses sous la futaie ou à travers les champs qui l'avoisinent, je rencontrais quelquefois, montée sur un joli cheval noir, tantôt sous la garde d'un valet, tantôt au milieu d'autres cavaliers, la jeune demoiselle du château — vous savez, le domaine qui est en bordure de la forêt... comme ma cabane.

Le juge, peu intéressé par les considérations ethnographiques de Jean-Claude, prêta l'oreille lorsqu'il parla du château et de sa demoiselle. Sans mot dire, il inclina la tête pour montrer qu'il les connaissait tous les deux. Jean-Claude poursuivit.

— Il en passe beaucoup, des amazones, dans nos bois. Mais le matin, à la promenade, en robe noire, avec le grand chapeau, ou les jours de grande chasse, en habit rouge avec le petit tricorne, je n'ai jamais vu, monsieur le juge, une aussi belle créature que Mlle Diane. Quand elle galope, droite sur son cheval, qui semble tout fier de la porter, on voudrait sauter en croupe derrière elle et aller partout où elle vous mènerait, même dans des fondrières, au milieu des étangs, comme les cerfs mordus par les chiens. Un jour que je me reposais sur le bord de la route, je vis à ma droite un cheval arriver à fond de train; dans l'amazone qui le montait et n'en semblait plus maîtresse, je reconnus Mlle Diane. Quand il m'aperçut, le cheval fit un écart. Je vis le danger. Je me levai. L'amazone désarçonnée, au lieu de s'écraser contre le talus, tomba dans mes bras. Je reculai un peu sous le choc, mais je restai debout. Elle était sauvée: je l'avais sauvée. Quelques instants lui suffirent pour se remettre de l'émotion ressentie. Elle me remercia, me demanda mon nom, où j'habitais; puis, montant sur la jument du valet qui l'avait rejointe, elle reprit le chemin de sa demeure, le valet tenant par la bride la jument qui allait au pas. Bientôt, au tournant de la route, elle disparut. Je ne la voyais plus, mais je sentais encore son corps mince se presser désespérément sur le mien, ses deux bras se serrer autour de mon cou, sa jolie figure parfumée près de la mienne. Je sens encore tout cela... pendant que je vous parle.

Jean-Claude s'arrêta. Il regardait devant lui, comme s'il suivait des yeux l'image qu'il venait d'évoquer... "Pardon!" fit-il après un intervalle de rêverie, et il continua son récit.

— Dès lors, je ne sais comment je m'arrangeai pour cela, plusieurs fois dans la semaine je rencontrai Mlle Diane dans ses promenades ou dans les chasses. Si elle se promenait, elle s'arrêtait pour causer avec moi; si elle galopait derrière les chiens et qu'elle m'aperçût, de sa main gauche quittant un instant les guides, elle m'envoyait un gentil salut. Lorsque le mauvais temps la retenait au château, j'errais à l'aventure sous la futaie; j'en oubliais mes collets et mes pièges. Moi, l'homme des bois, le sauvage, le braconnier le plus mal noté du pays, j'en arrivais à souhaiter une place de garde du château, afin de la voir, elle, plus souvent, plus facilement. C'est alors que se répandit la nouvelle de son mariage avec un beau lieutenant de hussards de Senlis. Son mariage! Ainsi un autre l'emmènerait, la garderait pour lui seul, me l'enlèverait! Je pris cet homme en haine. Je ne songeai pas, certes, à le tuer. Je n'ai jamais tiré sur personne, pas même sur des gardes qui, parfois, me poursuivaient. J'appris que l'on préparait une grande fête de courses au château. J'enrageai à la pensée que le fiancé, que je savais excellent cavalier, gagnerait certainement la victoire et serait heureux. Je voulus empêcher son triomphe... Que vous dirai-je? la veille de la course, je grisai l'ordonnance du lieutenant et je me glissai jusqu'à l'écurie où je fis boire au cheval de l'officier une potion qui devait engourdir ses membres et lui enlever ses forces. Vous savez le reste, puisque vous vous trouviez parmi les invités... Je ne voulais pas le supprimer, cet homme, je vous le jure. Tout de même, j'ai causé sa mort. Arrêtez-moi si vous voulez puisque vous avez mes aveux. Tout m'est égal, maintenant. Je ne vais plus attendre sur la route celle que j'ai jetée dans la douleur et le chagrin; si, par hasard, je l'aperçois de loin qui s'avance, vêtue de noir, la figure triste et, le plus souvent, le mouchoir sur les yeux, je m'enfuis, je m'enfuis bien loin sous les arbres, honteux, désespéré...

Jean-Claude se tut. Il avait prononcé les derniers mots de son récit d'une voix sombre, la tête basse. Sur ses joues rugueuses et hâlées, deux grosses larmes coulèrent lentement.

— Pourquoi vous arrêterai-je? dit le juge. Après un si long temps, c'est à peine si vous seriez condamné pour homicide par imprudence. Pourquoi réveiller le douloureux souvenir d'une catastrophe irréparable? Pourquoi infliger une nouvelle torture à un cœur meurtri?... Allez!... vous êtes libre... Vous êtes suffisamment puni par les remords qui vous déchirent et qui, je le vois, ne s'apaiseront jamais: il ne faut même pas que vous demandiez pardon à votre victime: vous la feriez trop souffrir...

... Le magistrat, qui congédiait ainsi l'accusé que, dans son ardeur de néophyte, il avait arrêté un peu légèrement, se rappelait sans doute dans la suite de sa carrière, le récit de Jean-Claude lorsqu'il rendit certains jugements dont s'émurent à bon droit tous les temples et tous les ministres de Thémis.

ADOLPHE ADERER.

Espère en souffrant — souffre en espérant.

FRENCH DRY CLEANING.

(Nettoyage à sec Français)

Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité.

Chaque département est sous la supervision directe d'une administration expérimentée et compétente.

Téléphonez Main 3897 et nous enverons un solliciteur directement à votre porte.

New York Drying and Cleaning Co.
329 Rue St-Charles

La Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe

A cherché pendant ses cinquante années de service aux Etats-Unis à réaliser la définition du mot assurer, à savoir: "Rendre certain ou garantir." Toutes personnes en réclamations pour pertes, assurée dans cette Compagnie et atteintes par les sérieuses conflagrations qui eurent lieu dans ce pays-ci et dans d'autres, attesteront volontiers, comme nous, le sentiment de sécurité que leur a fait éprouver la possession de nos polices et la satisfaction que leur ont donnée nos règlements.

DIXIEME ET UNIEME RAPPORT ANNUEL DU

TEUTONIA INSURANCE COMPANY

DE LA NOUVELLE ORLEANS, LNE.

POUR L'ANNEE FINISSANT LE 31 DECEMBRE 1912.

PRIMES ENCAISSEES.

Sur risques d'incendie	$1,299,000.42
Sur risques maritimes	7,000.00
Sur risques de marine	12,135.56
	$1,320,136.98
Plus primes non achevées 1911	505,937.92
	$1,825,074.90
Moins primes non achevées 1912	632,239.38
	$1,192,835.02

A DEDUIRE

Remboursement des sinistres d'incendie	$659,325.92
Remboursement des sinistres maritimes	915.18
Remboursement des sinistres de marine	2,367.29
Primes de renouvellement	210,333.96
Réassurances	116,312.67
Commissions	117,297.10
Taxes et licences, frais généraux et d'agence, profits et pertes, moins intérêts reçus	32,352.07
Dépréciation de l'actif	28,890.50
	$1,169,312.77
Pertes non réglées et impayées	56,592.79
	$1,113,314.54
Net profit	$ 79,520.48

ACTIF.

Bons des Etats-Unis	$56,625.00
Obligations de la ville de la Nouvelle Orléans	458,375.00
Obligations des digues de la Louisiane	109,140.00
Obligations de chemins de fer	72,585.00
Actions de chemin de fer, de banques et autres	125,033.00
Primes en cours d'encaissement	129,534.58
Propriété foncière	70,000.00
Espèces en caisse	6,227.72
Augmentation d'intérêt	11,120.41
	$1,118,640.71

PASSIF.

Capital	$250,000.00
Surplus	171,551.94
Fonds de réserve pour primes non échues	632,220.98
Fonds de réserve pour pertes non payées	54,602.79
Fonds de prévoyance	10,000.00
Intérêt sur dividendes non payés	265.00
	$1,118,640.71

Ce qui précède est une copie sincère et véritable des livres de la compagnie.
Nouvelle-Orléans, Lne., 28 janvier 1913.
ALBERT P. SOLL, Président.
FRANK LANGBEHN, Secrétaire.
Jurés et souscrits devant moi, ce 28 janvier, A. D., 1913.
JOHN LEGER, JR., Notaire Public.

SIROP ANGELL

CONTRE LA TOUX COQUELUCHE

TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE

PRIX, 25 et 50 SOUS

Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

REMÈDES DE BRESLIN

COLDTABS

Pour la grippe, le froid, les rhumes, névralgies et maux de tête. Coldtabs soulage immédiatement.

PRIX, 25 SOUS

ROMANOL

Pour les rhumatismes, le lumbago, la goutte, la raideur des articulations, les douleurs dans le dos, bon pour toutes les douleurs et tous les maux.

PRIX, 25 SOUS

M. T. BRESLIN, Pharmacien 700 Rue Dauphine

F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

315 RUE ROYALE 313

MONTRES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.

Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 22. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

—Tout est bien qui finit bien.

—D'ailleurs... je suis bien de partager vos impressions... et à voir la légèreté avec laquelle vous m'accusez moi-même, je m'imagine que vos suppositions ne s'égarent pas moins, en s'attachant à la personne du baron Lippari.

—Vous croyez?

—Le baron m'a témoigné beaucoup de sympathie jusqu'à ce moment; il a mis à me servir un zèle peut-être excessif... Mais de là à ajouter foi à vos insinuations...

—Il n'y a qu'un pas.

—Quel intérêt personnel pourrait-il avoir dans cette aventure?

—Nous le découvrirons.

—Alors vous persistez.

Secrétain eut un fin sourire et son œil brilla d'une flamme narquoise.

—Je persiste avec d'autant plus de raison, répondit-il, que vous ne paraissez pas vous-même tout à fait sincère, quand vous prenez la défense de Lippari.

—Que voulez-vous dire? fit Rodolphe interdit.

—Eh! sans doute! J'ai l'œil américain, ne l'oubliez pas, et je ne suis pas né d'hier.—or, en vous voyant ainsi, simulant pour la jolie Rose qui vous aime un amour que vous n'avez jamais éprouvé, cherchant par votre attitude nouvelle à endormir l'attention de Lippari... et poursuivant enfin un but qui n'est autre, j'en suis sûr, que celui que je poursuis de mon côté j'ai compris tout de suite que vous jouiez la comédie de l'indifférence, et c'est ce qui m'a inspiré à moi-même la résolution de me dévoiler à vous... Ai-je eu tort?

Au lieu de répondre, Rodolphe jeta autour de lui un regard inquiet, comme s'il eût redouté que quelque oreille indiscrète n'eût surpris les paroles de son interlocuteur.

—Oh! soyez sans crainte, dit celui-ci. J'ai pris mes précautions. Cette porte est fermée, et nul ne peut nous entendre... Parlez franchement... Ai-je deviné?

—Oui, répondit Rodolphe à voix basse.

—Vous voulez savoir?

—C'est cela.

—Et vous vous sentez disposé à avoir confiance en moi?

Rodolphe fit un signe affirmatif.

—Plus un mot, cela suffit! fit Secrétain, rentrez dans les coulisses... jouez, riez, causez, ne laissez soupçonner à personne que vous avez dans l'esprit quelque sombre préoccupation; promettez à Rose tout ce qu'elle voudra, excepté cette nuit qui m'appartient; et quand vous remarquerez que le baron se disposera à sortir, gagnez la porte, et sortez à sa suite, sans avoir l'air.

—Mais vous! vous! où vous retrouverai-je?

Secrétain sourit avec bienveillance.

—Moi! répliqua-t-il avec un clignement d'yeux, je vous attendrai dans une voiture dont le cocher est un ami. Le fiacre en question stationnera de l'autre côté de la rue, et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, je vous en remets le numéro. C'est bien convenu?

—Soit! consentit Rodolphe.

—A bientôt, alors...

—Oui, oui, à bientôt, et Dieu veuille que vous réussissiez dans ce que vous allez entreprendre.

Sur ces mots il se leva et rentra dans les salons.

La première personne qu'il y aperçut fut Rose Pompon, qui avait pris le bras de Lippari et paraissait engagée dans une conversation des plus intéressantes, car elle ne remarqua pas la présence de Rodolphe.

Elle était animée; une audace et une résolution extraordinaires se traduisaient sur son visage, et le baron avait peine à la rappeler à la modération et au calme.

Ils passèrent près de lui, à le toucher, et il put recueillir quelques mots de leur conversation.

—Non, non, je ne veux pas que cela soit! disait la jeune femme d'un ton ardent... C'est une trahison, et je déjouerai vos projets.

Le baron fronça les sourcils.

—Tais-toi! répliqua-t-il, tais-toi! et surtout prends garde à ce que tu vas faire.

—Je ne te crains pas.

—Tu as peut-être tort.

—Je lui dirai tout.

—Et si tu fais cela, regarde-moi bien, retiens mes paroles... si tu fais cela...

Rodolphe n'en entendit pas davantage; à l'accent dont ces mots étaient prononcés, à la pâleur qui envahit les traits de la jeune femme dès qu'elle les eut entendus, il soupçonna quelque mystère de sang ou d'infamie.

Il se perdit dans la foule, et ce ne fut guère qu'une heure plus tard qu'il rencontra de nouveau Rose Pompon.

Elle était pâle, comme affaissée sur elle-même; une sorte d'égarement se lisait dans ses yeux.

—Qu'avez-vous? interrogea Rodolphe avec intérêt. Vous paraissez émue... troublée...

Rose secoua brusquement la tête:

—Oui... peut-être... Je ne sais, répondit-elle d'un ton vague.

Puis, elle arrêta son regard profond sur le jeune homme. On devinait qu'elle voulait parler, et que la parole restait suspendue à ses lèvres.

Enfin, elle fit un effort.

—Rodolphe! dit-elle d'une voix brisée, j'ai espéré quelquefois que je parviendrais à vous inspirer une amitié sincère. Je ne parle pas d'amour; les femmes comme nous, il est bien rare qu'on les aime, mais je voudrais être estimée, de vous surtout.

—Je vous jure...

—Ne m'interrompez pas; tenez, il se passe des choses que je n'ose vous confier et dont il y aurait danger de vous faire la confidence, en ce moment... Mais demain!

—Demain?

—Je pourrai parler... et alors, je voudrais vous voir.

—Ah! je viendrai si vous le désirez.

—Vous me le promettez?

—Je le jure.

Eh bien... quittons-nous... je ne veux pas que l'on nous voie ensemble, et je suis trop émue d'ailleurs pour prolonger cet entretien.

Rodolphe ne s'attarda pas davantage. Il venait de voir le baron qui causait le nez-à-chanssée... il s'empressa de s'éloigner, conformément au conseil que lui avait donné Secrétain.

Il sortit de l'hôtel quelques secondes après Lippari.

Il s'était enveloppé dans son pardessus dont il avait relevé le col de fourrure, et il eût fallu une attention particulière pour le reconnaître. Il traversa la rue et se mit à examiner chaque fiacre jusqu'à ce qu'il eut trouvé le numéro du véhicule où devait s'être réfugié l'agent de M. Saurin.

Ce ne fut pas long.

La voiture n'était qu'à quelques pas, et, presque aussitôt, il vit la portière s'ouvrir d'elle-même et la tête de Secrétain se présenter à lui.

Maître Secrétain était transformé.

Il portait maintenant un collier de barbe grise qui montrait à nu le bout de son menton rasé de près, et une perruque qui accusait une audacieuse calvitie.

Rodolphe prit place dans la voiture, et le cocher qui avait reçu des instructions précises, ne tarda pas à se mettre en marche.

—Où allons-nous? demanda Rodolphe, dès qu'il se vit engagé dans la rue de Rivoli.

—Où le baron voudra? répondit Secrétain... notre cocher est un homme particulièrement habile, que j'ai choisi moi-même, et à moins d'événements imprévus, je suis assuré du succès.

—Vous croyez dès lors que Lippari n'est pas étranger à l'enlèvement du comte.

—Je n'en ai jamais douté.

—Vous connaissez le baron?

—Un peu.

—Cependant, vous n'hésitez pas à l'estimer capable d'une pareille infamie.

—Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai conçu cette opinion.

—Qu'est-ce donc que ce Lippari?

—A vrai dire, je ne sais pas bien au juste. C'est un de ces individus interlopes qui sont le produit d'une civilisation excessive et dont l'existence est suspendue à tous les expédients; un de ces aventuriers comme nous sommes exposés à en rencontrer beaucoup, qui vivent sur les marges du Code, côtoient incessamment la police correctionnelle, jusqu'au jour où ils vont échouer sur les bancs de la cour d'assises.

A Continuer.